

Fabricio Perricoloso
PAS PLUS NOIR QUE LE SANG

A l'entrée du village, il y avait ce panneau inébranlable : «Durchfürgegen, village habituellement calme» Et puis un petit malin avait rayé «calme» à la craie rouge et il avait mis à la place : «village habituellement secoué, mais non agité»

Chaque matin, les gens passaient devant ce panneau de bois noir et le saluaient (ceux qui avaient un chapeau). Parfois les enfants le faisaient bouger de droite et de gauche pour le déchausser, mais jamais ils n'y étaient parvenus. Il tenait uniquement par la force de son existence, ce qui est un concept curieux dans un monde imaginaire.

Mais si le panneau d'entrée ne posait aucun problème, Mr Hill, en revanche manquait sérieusement à Durchfürgegen. Une semaine à peine qu'il était parti en cure de repos au pays du Sommeil Réparateur et on le réclamait déjà. «Pourquoi l'avoir envoyé là-bas ?» avait-on demandé mille fois à son psycholiatre. «Quand reviendra-t-il ? - Dans quatre jours seulement. - Mais personne ne pourra attendre aussi longtemps !»

Le maire tournait en rond dans son placard. C'était un homme fait de carrés imbriqués les uns dans les autres, avec une grosse moustache en triangle. Il était réélu chaque année depuis longtemps. Bien qu'il ait été tué plusieurs fois déjà, on lui faisait confiance pour gérer les affaires du village, et à juste titre : c'était un homme sérieux et travailleur. Ce jour là, il avait pourtant cessé toute activité et oisivetait avec impatience.

- Mister Oliabule, êtes-vous certain de la célérité de votre message ? demanda-t-il à un homme à lunettes recourbé au-dessus de lui.

- Tout à fait, monsieur le maire. Comme je vous l'ai dit, il est le plus rapide que je connaisse, répondit l'homme qui se trouvait être le secrétaire de la mairie.

- Alors comment se fait-il qu'il ne nous ait pas encore ramené Mister Hill ?

Mr Oliabule prit un long moment pour répondre, car la question était pertinente. « Je ne sais pas, monsieur. »

La situation désastreuse de Durchfürgegen ne se résumait pas à la seule absence de Mr Hill, certes non. Le véritable problème était autre, mais l'art de la narration voulut qu'à cet instant, il se trouve extrêmement lié à ce glorieux personnage puisqu'à une distance très approximative de là, il tenait entre ses mains une missive lui faisant part du problème :

« Cher Mr Hill, je me vois désolé de vous importuner en plein milieu de vos séances de relaxation-bien-être, mais c'est que nous avons expressément besoin de vous. Depuis le jour de votre départ, un fait des plus étranges s'est produit : les objets

ont cessé d'exister. Ce n'est pas qu'ils ont disparu, non ; ils ont simplement cessé de remplir leurs fonctions. Cela a commencé avec le peigne de Mme Pivote : il a cessé de peigner. Elle a essayé à maintes reprises, tenté mille et une fois de se le passer dans les cheveux, mais c'était impossible : cela ne faisait strictement rien. M.Chamot, lui, a eu des problèmes avec sa fourchette qui ne prenait plus les aliments et sa cuillère qui laissait passer le liquide. Le jour suivant, les cas s'étaient multipliés à tel point que chaque foyer connaissait une difficulté de ce genre. Et le soir même, plus une porte ne fermait les maisons, et plus une maison n'abritait ni du froid, ni de la pluie. Et pourtant tous ces objets sont là, palpables ! C'est à n'y rien comprendre.

Quoi qu'il en soit, cette situation est intolérable. La population est complètement perturbée et toute vie s'est arrêtée à Durchfürgegen. Les gens se réfugient dans les derniers objets, les derniers meubles fonctionnels pour se protéger, mais plus personne n'a de vie réelle. Moi-même, je vous écris depuis mon armoire de bureau, le seul objet encore utilisable de la mairie, et je ne sais pas pour combien de temps encore.

Je vous en supplie, il faut que vous fassiez quelque chose. Venez vite.

Le maire de Durchfürgegen »

Mr Hill, replia le papier et le mit dans sa poche. Il le relisait pour la quinzième fois depuis qu'il avait quitté la maison de repos, essayant de comprendre ce qui avait bien pu se passer, comment

cela avait pu arriver, mais n'y parvenant pas. Il était à présent à quelques minutes de marche du fameux panneau indicateur du village, sur le chemin qui descendait de la colline au nord du village. Derrière lui, il y avait une grande tige en vêtements noirs, les jambes plus longues que le corps et le nez et le menton presque indistincts ; c'était le messager.

« Alors ? demanda-t-il. Vous avez une idée ? »

« Définitivement non, répondit Mr Hill. J'ignore ce qui a pu pousser les objets à agir pareillement, ou plutôt à ne plus agir. J'ignore encore plus comment régler la situation. »

« Vous me décevez. Je vous le redis encore une fois : vous me décevez réellement, Mr Hill. Je pensais que vous étiez capable de... »

Mr Hill ne le laissa pas terminer.

« Réellement... Qu'est-ce que cela veut dire, réellement. Qu'est-ce qui est réel dans notre monde ? Qu'est-ce qui est réellement réel ? Nous sommes tous des exilés du monde réel, monde dont l'existence reste à prouver, et vous voudriez que dans ce monde, dans notre monde imaginaire, on puisse qualifier quelque chose de réel. »

« Mais ce monde existe pour nous ! clama le messager. Nous y vivons comme dans l'autre monde. Nous le voyons et nous le touchons comme s'il était réel ! »

« Oui, reprit Mr Hill, comme si, mais il n'est pas réel. Et ce qui arrive le prouve bien : les objets ne sont pas réels, nous pouvons les toucher, les voir, mais ils ne sont pas des objets, puisqu'ils n'accomplissent pas leur rôle d'objet. »

« Est-ce que les objets ont besoin d'un rôle pour exister ? Est-ce qu'ils ne peuvent pas tout simplement être là, sans plus ? »

« Je ne sais pas, dit Mr Hill. »

Comme ils arrivaient à l'entrée du village, ils virent le panneau : il n'indiquait plus rien. Il y était toujours écrit les mots habituels, mais ils n'indiquaient plus rien, ils n'avaient plus de sens.

« Regardez, dit Mr Hill. Est-ce que ce panneau existe, d'après vous ? »

« Oui. Je le vois et je sais ce qu'il indique. Pour moi, il existe. »

« Certes, il existe dans votre mémoire, il existe dans le passé. Mais est-ce qu'il existe en ce moment ? »

« Oui, puisqu'il est toujours là. »

Le messenger attendait une réaction de Mr Hill qui ne venait pas.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il au bout d'un temps qu'il jugea suffisamment long. »

« Peut-être qu'il existe. Je dis peut-être, car dans un monde imaginaire, exister prend un sens dont je commence seulement à mesurer l'étendue... »

Ils traversèrent le village en hâte. Il y avait tant de maisons, tant de fenêtres et de toitures. Mais plus rien ne semblait exister. Ou plutôt, tout semblait avoir existé et être arrivé à sa fin. Mr Hill et le messenger n'avaient jamais rien ressenti de tel, même lorsqu'ils avaient quitté le monde réel.

Sur la place du village, ils virent un chien s'approcher de ce qui semblait être un os. Il en avait la forme, l'odeur, probablement

le goût, mais pourtant le chien s'en désintéressa. Il s'en effraya même et s'enfuit en glapissant tandis que Mr Hill et le messager arrivaient devant la mairie qui n'en était plus une. Était-ce même encore un bâtiment ?

« Avez-vous senti ce que je disais tout à l'heure ? demanda Mr Hill en entrant dans la matière qui autrefois était une mairie.

« Quoi donc ? »

« Cette non-existence des choses dans l'instant présent. »

« Oui... je crois que je le sens. Mais je ne le comprends pas. »

« Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ? »

« Comment peut-on soudain avoir l'impression que des objets imaginaires n'existent plus, puisqu'ils n'ont jamais existé ? »

C'était à cette question que Mr Hill se préparait depuis son entrée au village.

« Cela voudrait dire... hésita-t-il. Que ce n'est pas le monde qui a changé, ni les objets, mais que c'est nous qui avons changé, nous avons changé dans notre rapport à ce qui nous entoure. »

Mr Hill n'était pas sûr de ce qu'il disait. Il cherchait simplement une solution à cette énigme. Il avança dans la matière inexistante jusqu'à découvrir avec bonheur une armoire, une vraie armoire. Quel soulagement de trouver enfin un appui solide à la réflexion ! Le contraste de ce meuble avec le reste était tellement énorme !

La porte s'ouvrit soudain et le maire apparut avec au-dessus de lui la grande silhouette de M.Oliabule. Ils avaient l'air réjoui.

« Mr Hill, quel plaisir de vous voir enfin ! Il est plus que temps que vous nous aidiez. »

« Je vais voir ce que je peux faire... »

« Avez-vous au moins une idée de ce qui se passe ? » demanda M. Oliabule.

« J'en ai une, au fond de mon esprit. Mais rien n'est sûr... »

Il regarda le maire droit dans les yeux.

« Si j'ai raison, ce mal devrait disparaître de lui-même. »

« Comment cela ? »

« Oui, affirma Mr Hill, si ce que je crois est bel et bien juste, ce mal devrait stopper tout seul. Il n'y a rien que l'on puisse faire, sinon constater l'inexistence de tout ce qui nous entoure, pour accélérer le retour des choses. »

Le maire était éberlué.

« Je ne comprends pas un mot de ce que vous racontez... »

A cet instant, l'armoire du maire n'en était plus une.

« Alors il faudra attendre que vous compreniez, dit Mr Hill. Et j'espère de tout cœur avoir raison. »

Mr Hill se baladait au bord de l'anciennement lac qui bordait son souvenir du village. Chaque fois qu'il avait à résoudre une affaire sordide au village, il venait ici réfléchir, méditer, revenir à la vie, retrouver le sens de la réalité. « Ah ! Maudite réalité ! se disait-il. Elle nous a piégés ! Elle était là depuis longtemps et nous ne l'avions même pas vue... Il me reste le souvenir de ce lac, pas plus noir que le sang, tellement réel et pourtant tellement faux. Il faut que je me souvienne à quel point il est imaginaire. Il faut à tout prix que je me souvienne de la fausseté de tout ce monde. Et tout redeviendra comme avant. Il faut que tout le monde s'en souvienne, s'en rende compte, et tout sera à nouveau normal. »

Le noir du lac, tellement réel dans l'esprit de Mr Hill se dissipa et redevint comme un rêve. Au même instant, un éclair de noir sombre reparut là où le lac n'existait plus. Mr Hill sentit son cœur frapper contre ses poumons. Mais immédiatement, le noir re-disparut. « Mince, si dit-il. J'ai pensé qu'il était réel, quand je l'ai vu reparaître. Mais il ne l'est pas. Je dois me concentrer là-dessus : tout ce qui m'entoure n'est qu'imaginaire. » Il ferma les yeux et s'imagina dans un monde qui n'existe pas. Et lorsqu'il ouvrit les yeux, il était là, il existait. Mais il disparut une fois encore. « Misère, j'ai encore cru qu'il existait, ce que je peux être dupe ! Il n'existe pas, il n'existe pas !!! » Il ferma une nouvelle et dernière fois les yeux et s'imagina dans un monde qui n'existait pas, et lorsqu'il ouvrit les yeux, enfin, ce monde n'existait pas et l'entourait de sa rassurante irréalité. Tout était redevenu normal. Pour lui, en tous cas.

« Quel plaisir de retrouver mon bon vieux pays du deuxième degré, ce bon vieux faux pays ! s'écria-t-il. »

« J'avais raison, M. le Maire ! » criait une voix arrivant de derrière le bonhomme tout carré avec sa moustache en triangle. Le maire se retourna au son de cette voix familière.

« Vous aviez raison, dit-il. Alors tout va redevenir normal ? »

« Parfaitement. Ça l'est déjà pour moi. »

« Pourriez-vous m'expliquer ce qui se passe, alors ? demanda le maire agacé par tant de suspense.

« Et à nous aussi ! » crièrent le messager et le secrétaire qui arrivaient de la place du village.

« D'accord, je vais tenter de vous expliquer... Plutôt je vais essayer de vous faire comprendre. En quittant le monde réel, qu'est ce qu'ont cherché à faire les exilés ?

« A fuir la réalité ! » répondirent en chœur les trois interlocuteurs.

« Parfaitement. C'est pourquoi nous nous sommes réfugiés dans un monde imaginaire. »

« Nous vous suivons. »

« Et ce monde, à force de l'habiter, est devenu existant pour nous, nous l'avons bien remarqué. »

« Toujours d'accord. »

« Or, qu'est-ce que la réalité sinon le fait de croire que quelque chose est vrai ? »

Les trois compères restèrent bouche bée.

« Ce que je veux dire, expliqua Hill, c'est qu'en croyant ce monde réel, il l'est devenu. Vous comprenez ? La réalité nous avait envahis à nouveau. Elle nous avait rejoints. Alors, une partie de notre monde imaginaire a réagi et elle a fait en sorte que nous nous interroguions sur ce qui existe et ce qui n'existe pas et que nous parvenions à rejoindre à nouveau l'irréalité. Ce que veut notre monde, c'est que nous nous rendions à nouveau compte de son irréalité qu'à chaque instant nous soyons conscients de son inexistence, afin qu'à nouveau il existe ou plutôt qu'il arrête d'exister pour que nous puissions vivre à l'intérieur en respectant notre souhait d'exilés. Est-ce que c'est clair ? »

Visiblement, ça l'était, car les trois interlocuteurs de Mr Hill avaient fermé les yeux. Ils firent la même chose que lui un peu plus tôt et, à la troisième tentative, ils s'exclamèrent :
« Ça y est, le voilà de retour notre bon vieux pays du deuxième degré ! »

Ils y étaient parvenus à leur tour et les autres villageois n'auraient probablement pas de mal à le faire aussi. Mr Hill poussa un soupir de soulagement. Il pouvait enfin retourner au pays du sommeil réparateur, terminer sa cure de repos. Avant de partir, il songea une dernière fois à la situation qu'il venait de vivre... de ne pas vivre, plutôt, ou bien non, le contraire... enfin, ZUT ! Il réfléchit à cette situation et dit au maire :
« Il faudrait songer à rebaptiser notre monde. Puisqu'une nouvelle fois nous avons fui la réalité, il conviendrait de le nommer Pays du troisième degré. »

Et il pensa fort qu'à son retour, il lui fallait absolument songer à se débarrasser de l'écrivain qui lui faisait dire de telles sottises.